

*Apports et limites des programmes de recherche
aux sciences de gestion*

Julie Tixier

CREPA,
Université Paris IX Dauphine

Thomas Jeanjean

CEREG
Université Paris IX Dauphine

Correspondance:

Julie Tixier,
Société Rexel Développement
25, rue de Clichy F-75009 Paris
Téléphone : 33 6.03 46 81 62.
Mel : jtixier@rexel.fr

Mots-clés : épistémologie, Lakatos, programmes de recherche, heuristique

Xième Conférence de l' Association Internationale de Management Stratégique
13-14-15 juin 2001



Faculté des Sciences de l'administration
Université Laval
Québec



Apports et limites des programmes de recherche aux sciences de gestion

Résumé : Dans cet article, nous étudions la méthodologie des programmes de recherche de Lakatos (1978) et ses apports aux sciences sociales et en particulier à la recherche en gestion. Notre objectif est triple. Il s'agit d'abord de préciser la nature des programmes de recherche, de les critiquer et de les situer par rapport aux thèses défendues par Popper, Feyerabend et Kuhn. Par ailleurs, nous étudions la transférabilité de la méthodologie de Lakatos aux sciences sociales. Enfin, nous analysons l'intérêt des programmes de recherche pour l'épistémologie de la recherche en gestion.

L'esprit de la méthodologie (refus de condamner un programme de recherche dégénératif, acceptation de noyaux durs métaphysiques, acceptation et revendication de la pluralité des courants de recherche, ...), plus que sa description par Lakatos, nous semble important pour la recherche en gestion. De plus, nous suggérons quelques adaptations au schéma théorique de Lakatos pour tenir compte des spécificités des sciences sociales (redéfinition de l'heuristique positive, programmes de recherche complémentaires).

Mots clés : épistémologie, Lakatos, programmes de recherche, heuristique.

Introduction :

Dans cet article, nous étudions la méthodologie des programmes de recherche de Lakatos (1978) et ses apports aux sciences de gestion. Cet auteur est souvent considéré comme un disciple de K.R. Popper dont il a été le successeur à la tête du département de philosophie de la *London School of Economics and Political Science*. Pourtant, sa pensée renouvelle et complète celle de Popper. Si ce dernier avait pour objectif de résoudre le problème de l'induction ; Lakatos cherche, quant à lui, à rendre compte rationnellement d'une certaine continuité de la science grâce à la notion de programme de recherche.

Notre objectif est triple. Il s'agit d'abord de préciser la nature des programmes de recherche, de les critiquer et de les situer par rapport aux thèses défendues par Popper, Feyerabend et Kuhn. Par ailleurs, nous étudions la transférabilité de la méthodologie de Lakatos aux sciences sociales. Enfin, nous analysons l'intérêt des programmes de recherche pour l'épistémologie de la recherche en gestion. Après avoir présenté le concept de programme de recherche, nous analysons son applicabilité aux sciences sociales, puis plus spécifiquement à la recherche en gestion, en soulignant les nécessaires adaptations qui en résultent.

1. Les programmes de recherche

Dans cette première partie, nous présentons les origines des programmes de recherche et les fondements de cette méthodologie. Ensuite, nous exposons les critiques soulevées par la littérature.

1.1. Présentations

Avant de détailler les principes fondateurs et la dynamique des programmes de recherche, nous dressons rapidement une cartographie du contexte épistémologique dans lequel s'inscrit Lakatos.

1.1.1. Contexte épistémologique

Afin de mieux comprendre le contexte dans lequel Lakatos a élaboré les programmes de recherche et ses liens avec les autres courants épistémologiques, nous présentons succinctement les différentes logiques de la découverte que Lakatos introduit et critique dans son ouvrage avant d'exposer sa méthode.

Popper a montré qu'il est impossible de prouver ou de probabiliser une théorie, c'est pourquoi il a proposé un nouveau critère de scientificité : la réfutabilité. Lakatos distingue deux variantes de falsificationnisme : dogmatique et méthodologique.

- Le falsificationnisme dogmatique considère que les théories doivent être faillibles pour être scientifiques : il doit exister une base empirique. La réfutation implique le rejet. Cette approche souffre d'une démarcation trop nette entre le théoricien et l'expérimentateur : « *le théoricien propose, l'expérimentateur- au nom de la nature- dispose* » (p.9).

- Le falsificationnisme méthodologique rompt avec cette certitude et considère désormais que la base empirique est faillible. Pour cela, le chercheur doit prendre plusieurs décisions pour préciser d'une part sa base empirique et, d'autre part, ses critères de réfutabilité.

La détermination de la "base empirique" repose sur deux décisions :

1. Le chercheur rend infalsifiables par décision certains énoncés d'observation car "*il existe à ce moment-là une 'technique pertinente' telle que 'celui qui l'a apprise' soit capable de décider que l'énoncé est 'acceptable' "* (p.23).

2. Le chercheur doit délimiter les énoncés de base acceptés des autres.

La réfutabilité repose sur trois décisions :

3. Le chercheur doit spécifier à l'avance ses critères de rejet d'une théorie.

Toutefois, une mise à l'épreuve remet en cause à la fois la théorie à réfuter, des conditions initiales (clauses *ceteris paribus*) et des théories annexes. Pour résoudre cette ambiguïté, Lakatos précise qu'il faut :

4. décider si l'expérimentation a eu lieu toutes choses égales par ailleurs (aucune interférence - facteur externe à la théorie, n'a d'influence significative sur le phénomène étudié).
5. décider si la fausseté des théories annexes n'explique pas la réfutation.

La limite essentielle de cette approche est qu'elle ne conçoit pas le développement de la science. Une fois la théorie réfutée et rejetée, elle ne donne pas d'indications au chercheur sur la démarche à suivre. Il faut donc amender le falsificationnisme méthodologique naïf pour tenir compte de l'existence d'une succession de théorie : c'est le falsificationnisme méthodologique sophistiqué. Le falsificationnisme méthodologique sophistiqué se distingue du naïf, à la fois par ses critères d'acceptation et de falsification (tableau 1).

Tab 1 : tableau sur les falsificationnismes méthodologiques :

Règles	Falsification méthodologique naïve	Falsification méthodologique sophistiquée
D'acceptation d'une théorie	Une théorie T est scientifique si elle est falsifiable	Une théorie est falsifiée si elle a un contenu empirique supérieur aux autres théories, i.e. : si (1) si elle permet des prédictions inédites, (2) s'il y a vérification d'une partie de ce contenu.
De falsification d'une théorie	Une théorie T est falsifiée si un énoncé d'observation est en contradiction avec les prédictions de la théorie	T est falsifiée par T' si (conditions cumulatives) : T' a un contenu empirique supérieur à T Tout le succès de T est inclus dans T' Une partie des prédictions inédites est corroborée

Le passage d'une version naïve à une version sophistiquée permet deux avancées significatives :

Il conçoit le développement de la science de manière dynamique, ce n'est pas une théorie qui est évaluée de manière isolée mais une série de théories.

Il réévalue le rôle de l'expérience. La falsification n'entraîne le rejet d'une théorie que si « *le prétendu 'exemple de réfutation' [devient] l'exemple de confirmation d'une théorie nouvelle et meilleure* » (p. 47).

Selon Lakatos, Popper aurait évolué d'une version dogmatique (Popper0) du falsificationnisme méthodologique à une version naïve (Popper1) pour évoluer ensuite vers le falsificationnisme méthodologique sophistiqué, sans toutefois jamais l'atteindre (Popper2, voir p.134).

Kuhn (1962), Feyerabend (1975), Lakatos (1978) partent tous du falsificationnisme méthodologique sophistiqué. Ils divergent quant aux trois décisions à prendre pour "réfuter" une théorie. Kuhn explique ces conventions par des considérations socio-psychologiques, Feyerabend refuse d'indiquer les "règles" des conventions ("*tout est bon*"). Lakatos cherche à expliquer rationnellement la continuité de la science.

1.1.2. Présentation des programmes de recherche de Lakatos

Lakatos étudie les séries de théories dans leur ensemble, et non plus comme une somme de théories. Il va donc chercher à comprendre ce qui sous-tend l'évolution des théories d'une même série. C'est ce principe invariant d'une série que Lakatos appelle « noyau dur ». Une série de théories avec un même noyau dur constitue un programme de recherche. L'objectif de Lakatos est donc de fournir une explication rationnelle de la continuité du développement des sciences.

La méthodologie des programmes de recherche se structure grâce :

- au noyau dur : il caractérise le programme de recherche et constitue une base infalsifiable déterminée « *par décision méthodologique de ses partisans* » (p.64). Lakatos accepte que le noyau dur comprenne des énoncés universels (cf. p.127) ou même métaphysiques (cf. p.54); contrairement à Popper qui n'accepte le conventionnalisme que pour les énoncés d'observation.
- au glacis protecteur : il établit une ceinture protectrice autour du noyau dur afin de le protéger de toute falsification ou remise en cause. Il est constitué d'hypothèses auxiliaires réfutables, que le chercheur s'autorise à modifier pour tenir compte des anomalies.
- aux heuristiques : La méthodologie de Lakatos est fondée sur deux heuristiques, l'une négative et l'autre positive. La première maintient inchangé le noyau dur au cours du développement du programme. La deuxième, l'heuristique positive constitue un processus d'élaboration et de développement des hypothèses auxiliaires. Lakatos insiste bien, comme Popper, sur la nécessité de séparer les phases de construction théorique et d'expérimentation. Lakatos considère que le théoricien doit se baser exclusivement sur le noyau dur et l'heuristique positive de son programme pour progresser : « *Dans la plupart des cas, nous n'avons pas*

besoin de réfutations pour savoir que la théorie a grand besoin d'être remplacée : l'heuristique positive du programme, de toute façon, nous entraîne de l'avant. » (p.90). Ainsi le théoricien se doit de continuer ses recherches, même en cas d'anomalies signalées par l'expérimentateur. En effet, pour Lakatos, « *L'une des choses les plus importantes que nous apprennent l'étude des programmes de recherche est qu'il est relativement peu d'expérimentations qui comptent vraiment* » (p.90).

Lakatos explique la continuité des sciences en interprétant leur histoire comme celle de programmes rivaux, où certains sont progressifs et d'autres dégénératifs.

Un programme de recherche est progressif si « *sa croissance théorique anticipe sa croissance empirique* » (p.200), i.e. il permet de prédire des faits inédits au moins partiellement corroborés.

Un programme de recherche est dégénératif s'il ne prédit pas de faits nouveaux ou s'il ne progresse pas au moyen d'une heuristique positive : il ne peut protéger le noyau dur qu'au moyen d'hypothèses *ad hoc* (cf. p.201).

Lakatos considère qu'un programme de recherche peut en supplanter un autre lorsqu'il a un contenu plus large tant au niveau théorique qu'au niveau empirique. Un programme est progressif s'il « *explique la réussite antérieure du premier et le supplante en déployant un pouvoir heuristique supérieur* » (p.96). Mais un programme se doit d'évoluer sur une longue période de temps. En effet, un programme bien que progressif peut ne générer des faits inédits qu'à la suite d'un long développement de son heuristique positive. Aussi, Lakatos ne recommande pas d'abandonner un programme trop rapidement, mais soutient plutôt qu'il doit être protégé de programmes rivaux antérieurs. « *Tant qu'un programme de recherche naissant peut être reconstruit rationnellement sous la forme d'un déplacement progressif de problème, il faut le protéger contre un puissant rival bien établi.* » (p.98).

1.2. Les critiques adressées à la méthodologie des programmes de recherche.

Plusieurs auteurs ont souligné les limites de la méthodologie de Lakatos (Feyerabend, 1975 ; Musgrave, 1976 ; Anderson, 1994, voir Chalmers, 1982 pour une synthèse). Il est possible de distinguer, les critiques adressées aux programmes de recherche considérés comme reconstruction « rationnelle » historique ; et les limites relatives à l'utilité des critères définis par Lakatos.

1.2.1. Les programmes de recherche comme reconstruction rationnelle.

Lakatos évalue les méthodologies concurrentes de la sienne (inductivisme, conventionnalisme,...) au regard de leur adéquation à l'histoire des sciences physiques. Il constate qu'elles ne permettent pas de rendre compte à la fois des changements et de la continuité de cette histoire. Lakatos en conclut que sa méthodologie permet de mieux reconstruire, ex post, l'évolution des sciences (p. 230 et suivantes). En effet, sa méthodologie ne fait pas, d'après lui, recours à l'histoire externe (i.e. : à des éléments autres que ceux qui résultent de la construction épistémologique) pour expliquer les changements historiques, à la différence des autres logiques de la découverte.

Cette validation « historique » peut être critiquée à deux égards. D'une part, elle ne rend pas compte de l'intérêt de la science (Feyerabend, 1975). Partir de l'histoire pour reconstruire un idéal type de l'activité scientifique ne permet pas de justifier *a priori* l'utilité de la science. D'autre part, Musgrave (1976, p. 457 et suivantes) et Feyerabend (1975) soulignent que la reconstruction rationnelle permet d'ignorer certains faits gênants pour la méthodologie. Feyerabend (1975) paraphrasant Lénine affirme que « *L'Histoire, en général, et l'histoire des révolutions plus particulièrement, est toujours plus riche de contenu, plus variée, plus multiforme, plus vivante, plus 'ingénieuse' que ne le pensent les meilleurs historiens* » (Feyerabend, 1975, p. 13).

Ce constat remet en cause la notion de noyau dur. Musgrave fait remarquer que les hypothèses du noyau dur de Newton ont été remises en cause bien avant Einstein (Musgrave, 1976, p. 459). Ainsi, selon Musgrave, le noyau dur ne résulte pas d'un choix méthodologique : il n'y a pas volonté de défendre ces principes invariants, il y a impossibilité, faute de mieux, de les rejeter.

Cette critique suggère que le noyau dur émerge progressivement et ne constitue pas une donnée *a priori* pour le chercheur : les trois dimensions d'un programme de recherche (le noyau dur « intouchable » par définition, les hypothèses auxiliaires et les heuristiques) ne sont pas aisément différenciables.

1.2.2. Les programmes de recherche comme guide.

Une seconde critique majeure tient au caractère non prescriptif de la démarche défendue par Lakatos. Ce point de vue est défendu par Feyerabend (1975) et Musgrave (1976) et remet en cause deux aspects : la notion d'heuristique positive et l'évaluation des programmes de recherche.

Pour Lakatos comme pour Popper, il doit y avoir indépendance entre les phases de construction théorique et d'expérimentation. Cette position est doublement critiquable. Tout d'abord, elle tend à négliger les allers et retours entre la théorie et les observations empiriques (David, 1999). Cet apprentissage par l'expérience est explicitement réfuté par Lakatos : « *si un homme de science (ou un mathématicien) dispose d'une heuristique positive, il refuse de se laisser entraîner dans l'observation* » (p.66). Il semble que cette distinction entre théorie et expérience (ou test empirique) soit abusive et ignore les phénomènes de retour sur le cadre théorique après une première analyse du terrain (cf. § 2.2.1.).

De plus, Musgrave (1976) fait remarquer que Lakatos demande beaucoup à l'heuristique positive puisque ce dernier lui donne une dimension normative (elle indique comment faire). L'existence et la détermination de ce véritable guide de travail qu'est l'heuristique positive pose problème. En effet, des avancées scientifiques proviennent d'un transfert de méthode d'un domaine vers un autre. Ainsi, les équations de thermodynamique permettent d'évaluer certains actifs financiers. Les travaux de certains psychologues ont permis de développer une théorie de la mesure en comptabilité (Casta, 2000). Ces avancées ne s'expliquent pas, *a priori*, par l'heuristique positive.

Le point le plus critiquable de la méthodologie de Lakatos est certainement qu'elle ne permet pas d'évaluer les programmes de recherche. Lakatos précise que certains programmes de recherche sont dégénératifs et progressifs. Toutefois, son critère pose problème. En effet, d'un point de vue

logique, la dégénérescence d'un programme à une date t n'implique rien quant à sa dégénérescence à une date $(t+1)$ sauf à faire un raisonnement inductif, ce que récuse Lakatos. Il reconnaît lui même cette limite : « *On peut rationnellement se cramponner à un programme qui dégénère jusqu'à ce qu'il soit supplanté par un rival, et même après. Ce qu'il ne faut pas faire, c'est nier la pauvreté de ses résultats publics.* Autrement dit, pour Lakatos, il ne faut pas confondre le conseil heuristique procuré par sa méthodologie avec l'évaluation des programmes de recherche. Même en acceptant cette argumentation, Feyerabend (1975) fait remarquer que : « *la méthodologie des programmes de recherche fut introduite pour venir au secours du rationalisme, mais elle n'est cependant pas en mesure de condamner une seule action comme "irrationnelle" : de sorte que lorsqu'il porte un tel jugement - et il le fait assez souvent - Lakatos s'appuie en fait sur des instances externes, par exemple ses propres penchants conservateurs, ou sur le conservatisme inhérent au sens commun* » (Feyerabend, 1975, p. 226).

Que retenir de ces critiques ?

Il semble que la reconstruction de Lakatos corresponde davantage à un idéal type du travail scientifique qu'à sa réalité. Toutefois, cette méthodologie ne permet pas d'expliquer pourquoi certains programmes de recherche ont échoué et d'autres ont réussi. Elle permet, tout au plus, de donner quelques indications sur la nature progressive ou non des programmes de recherche poursuivis, toutes choses égales par ailleurs (financement, sociologie de la recherche, idéologie...). Ces critiques tirent leur force de l'ambiguïté du statut de la méthodologie des programmes de recherche : s'agit-il d'un guide pour le développement futur de la science ou d'une explication ex-post de l'histoire des sciences ? La première solution tend à faire des programmes de recherche une méthodologie normative, la seconde confère aux programmes de recherche un rôle d'explication *a posteriori*.

Il nous semble, tout comme Chalmers (1982), que la méthodologie proposée par Lakatos n'est pas qu'une simple reconstruction de l'histoire et qu'il est possible de la considérer comme une ligne directrice pour le développement de recherches en sciences sociales.

2. Des sciences dures aux sciences sociales

Dans un premier temps nous avons précisé l'originalité des programmes de recherche notamment par rapport à Kuhn, Popper et Feyerabend. L'ensemble de ces épistémologies sont issues des sciences dites "dures". Dans cette partie, nous étudions la transférabilité de l'approche de Lakatos aux sciences sociales.

En premier lieu, nous précisons si les spécificités des sciences sociales ne s'opposent pas à l'utilisation de la méthodologie de Lakatos. Par la suite, nous étudions l'applicabilité des programmes de recherche en fonction des postures épistémologiques des sciences sociales.

2.1. Une épistémologie pour les sciences sociales ?

La notion de programme de recherche a été conçue et appliquée par Lakatos en référence aux sciences physiques (et dans une certaine mesure aux mathématiques, Lakatos, 1976). Dès lors, nous pouvons nous demander si les caractéristiques des sciences dites « dures » ne transparaissent pas sur la notion de programme de recherche, pour finalement la rendre inapplicable aux sciences sociales. Trois difficultés apparaissent : la relative jeunesse des sciences sociales (comparativement aux sciences "dures"), les problèmes de la causalité et de la subjectivité des sciences sociales (Mouchot, 1990).

Le problème de la maturité est important dans la mesure où la détermination du noyau dur suppose l'existence d'un corps de théories bien établi. De plus, la détermination de la « base empirique » suppose, comme Lakatos le fait remarquer qu'une « technique d'observation » existe (cf. 1.1.1.). La jeunesse des sciences sociales laisse penser que ces deux conditions d'application ne sont pas remplies.

Le problème des techniques d'observations est le plus délicat. Il ne semble pas exister aujourd'hui des méthodes d'approche du terrain qui soient unanimement acceptées dans la recherche en sciences sociales. De plus, il est difficile d'appliquer une technique d'observation de test - retest,

fréquente en sciences exactes, car l'objet de recherche est inscrit dans un contexte contingent et dynamique (Girod-Séville et Perret, 1999). Dès lors, la pertinence des mesures s'apprécie en fonction de la convergence des résultats des différentes méthodologies (qualitative, quantitative, expérimentale).

Néanmoins, ce problème des techniques d'observation se pose quelle que soit la logique de la découverte scientifique employée (programme de recherche, démarche Poppérienne,...). En effet, cette difficulté est relative à la détermination du savoir 'empirique' (des faits qui vont servir à valider ou à construire une théorie). Elle est donc commune à toutes les démarches scientifiques.

Une autre spécificité des sciences sociale tient au contenu idéologique plus fort par rapport aux sciences exactes. Par principe, nous posons que les idéologies sont non falsifiables. Ainsi, un noyau dur pourrait être composé d'hypothèses non réfutables, c'est-à-dire « métaphysiques » pour reprendre la terminologie de Lakatos. Cette situation est explicitement prévue par l'auteur (p.55) : il la considère comme non problématique, sauf en cas de dégénérescence du programme. En effet, dans ce cas, le renversement du noyau dur sera plus difficile à obtenir car il est non réfutable. Nous retrouvons ici le problème de la détermination de la dégénérescence des programmes déjà évoqué (cf. § 1.1.2. et 1.2.2.).

2.2. Postures épistémologiques et programmes de recherche

De nombreux auteurs (Thiétart et al., 1999; Usunier, Easterby-Smith & Thorpe; 1993) soulignent que le continuum des positions épistémologiques en sciences de gestion est bordé par deux pôles : le positivisme et le constructivisme.

Les repères que créent les programmes de recherche ne sont pas contradictoires avec une démarche hypothético-déductive. En effet, ces deux approches impliquent la formulation d'hypothèses (que le chercheur peut regrouper au sein dur noyau dur ou des hypothèses auxiliaires) testées selon une méthodologie pré-établie. Nous retrouvons également la séparation entre théorie et terrain.

En revanche, dans une perspective constructiviste, si la méthodologie et le noyau dur peuvent être définis *a priori*, les hypothèses auxiliaires doivent émerger du terrain et non pas du théoricien isolé. L'application de la méthodologie des programmes de recherche semble alors problématique.

Nous pouvons considérer que l'étape d'étude exploratoire dont émane la problématique constitue l'étape1. Le chercheur connaît son noyau dur avant l'étude exploratoire sur le terrain (étape1) et s'inscrit généralement au sein d'une série de recherches.

La construction des hypothèses auxiliaires (étape2) est la conséquence de l'étude exploratoire. A partir de ce moment, la méthodologie des programmes de recherche devient, tout comme dans une démarche hypothéico-déductive, un support structurant d'aide au développement de la théorie. Néanmoins, dans cette perspective, l'heuristique positive s'enrichit au contact du terrain : la distinction entre les phases de construction théorique et d'expérimentation défendue par Lakatos disparaît. Le chercheur ne va plus seulement vouloir observer, mais il agit sur la réalité et « *cette réalité agit en retour sur la dynamique de la recherche* » (Girin, 1990). La scission n'est plus possible et surtout, c'est l'absence de séparation qui constitue le fondement de la méthodologie constructiviste.

Dès lors, l'heuristique positive n'est plus un processus déterminé par des considérations théoriques : le terrain devient l'un des ressorts du développement scientifique.

Si les démarches constructivistes se prévalent d'un système de va-et-vient entre le terrain et la théorie, qui enrichit leurs apports et leur adéquation à une situation de gestion, au sens de Girin (1990), le noyau dur du programme de recherche reste invariant. Ce sont les hypothèses auxiliaires qui varient en fonction des données du terrain.

Cette différence d'approche du terrain ne constitue pas pour autant une remise en cause de l'applicabilité de la méthodologie des programmes de recherche à une démarche constructiviste. D'ailleurs Le Moigne (1990) évoque la notion de noyau dur et de programmes de recherche lorsqu'il décrit les épistémologies constructivistes. En effet, il utilise le terme de « *concepts invariants* » communs aux approches constructivistes. Il considère que le chercheur doit produire des énoncés enseignables « *qu'il puisse les mettre en perspective, les interpréter par rapport à*

ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, et les inscrire dans quelques programmes de recherches que développeront ses successeurs. » (p.118). S'il ne parle pas de la scission entre la théorie et l'expérimentation, il retient le caractère structurant des programmes de recherche et le principe de continuité.

3. Des sciences sociales à la recherche en gestion

Dans la partie précédente, nous avons suggéré en quoi la méthodologie des programmes de recherche peut être transférable aux sciences sociales moyennant quelques aménagements. Dans cette dernière partie, nous montrons en quoi la démarche de Lakatos peut être féconde pour comprendre et orienter le développement de la recherche en gestion.

Après avoir tenter de préciser la recherche en gestion, nous évoquerons les principaux apports de la méthodologie de Lakatos.

3.1. Qu'est ce que la recherche en gestion ?

La recherche en gestion peut sembler parfois particulièrement "foisonnante". Outre une segmentation disciplinaire, il existe de nombreuses alternatives épistémologiques et méthodologiques. Il peut en résulter pour le jeune chercheur une difficulté d'appréhension de son champ de recherche. A titre d'illustration anecdotique, sur la période septembre 97 - septembre 99, le terme 'paradigme(s)' est cité 819 fois dans les titres ou les résumés d'articles recensés sur la base ABI.

Le terme de gestion est utilisé dans des contextes très variés avec des sens multiples. A cet égard, il convient de distinguer la gestion comme ensemble de pratiques managériales, de la recherche en gestion parfois appelée science(s) de gestion. Cohen (1997) distingue les pratiques de gestion des sciences de gestion au travers de deux critères : la nature des effets recherchés (pratiques ou cognitifs) et la généralité des énoncés (circonstancielle ou générale). Les pratiques de gestion sont caractérisées par leur portée locale et leurs effets pratiques. A l'opposé, les sciences de gestion prétendent à une certaine généralité (pour une discussion voir Merton, 1951). Ces deux acceptions

de la gestion constituent les extrémités d'un continuum au sein duquel se situe par exemple le discours managérial.

Cette définition de la recherche (ou des sciences) de gestion n'explique pas ses finalités. L'intérêt des sciences de gestion réside-t-il dans sa capacité de prédiction ou de création d'outils de gestion performants ? Autrement dit, doit-on évaluer la pertinence et la scientificité des travaux dans cette discipline selon une valeur d'utilité ou une valeur de vérité ? Ces deux dimensions (utilité et vérité) ne s'opposent pas nécessairement, mais à contrario, il n'y a pas de raison de penser qu'elles sont nécessairement convergentes. La méthodologie des programmes de recherche n'intègre pas la notion d'utilité, ce qui limite son applicabilité dans certaines recherches en gestion à finalités pratiques.

En dernier lieu, il convient de s'interroger sur le statut de la recherche en gestion qui s'appuie sur les bases théoriques des disciplines connexes, et notamment, de l'économie (théorie de l'agence, des coûts de transaction,...) et de la sociologie (comportement stratégique des acteurs, approches institutionnelles,...). Le foisonnement d'influences et de courants de recherche est parfois considéré comme un signe "d'immaturité" et de statut de "science préparadigmatique" (Girod-Seville et Perret, 1999 et Mc Kinsley, 1999). Koenig (1993) considère toutefois que cette pluralité constitue une richesse nécessaire pour rendre compte "*de certains aspects des réalités complexes auxquelles s'intéressent les sciences de l'organisation*".

Ces différentes perspectives peuvent être considérées comme autant de programmes de recherche au sens de Lakatos. Cette approche présente un triple avantage : en premier lieu, elle permet d'établir une cartographie de la recherche en gestion ; en deuxième lieu, la notion d'heuristique positive de Lakatos peut donner des indications au chercheur pour développer son courant de recherche. Enfin, l'abandon du critère de paradigme unique de Kuhn, comme indicateur de développement scientifique d'une discipline, peut nous amener à considérer la recherche en gestion comme une science. En effet, pour Kuhn (1962), dans une discipline ayant atteint la maturité scientifique, il n'y a qu'un seul et unique paradigme. Pour Lakatos, la science est caractérisée par la coexistence de différents programmes de recherche progressif et dégénératif (à une date donnée).

3.2. Applicabilité des programmes de recherche à la recherche en gestion.

Les sciences de gestion cherchent à apporter des éléments de réponses à des problèmes, parfois récurrents (par exemple : pourquoi une entreprise cherche-t-elle à externaliser une partie de son activité ? ; quels sont les facteurs de motivation du personnel ?...). Pour résoudre ces problèmes, le chercheur puise dans un ou plusieurs des corpus théoriques qu'utilise la gestion (l'économie, la psychologie, la sociologie...). Ces nombreuses disciplines connexes, qui sont elles-mêmes subdivisées en courants de recherche, multiplient les perspectives sur un même problème.

La notion de programme de recherche en sciences de gestion, permet de structurer et de clarifier les liens entre les différentes grilles de lecture dans la mesure où elle pose clairement les principes invariants qui sous-tendent chacune de ces grilles. Elle permet alors de rationaliser ces perspectives en les rassemblant et en les liant en fonction de leurs principes invariants ou noyau dur. Il est ainsi possible d'établir une cartographie des courants qui traitent du même problème.

L'intérêt de cette démarche est qu'elle permet d'insister sur le caractère multidisciplinaire des sciences de gestion. En effet, les différentes approches disciplinaires peuvent être vues comme autant de programmes de recherche. A cet égard, il convient de souligner que certains programmes peuvent être complémentaires, et non pas uniquement rivaux comme Lakatos le suggère.

Une illustration de la notion de programmes de recherche complémentaires est fourni par l'explication des politiques comptables. Le "problème" à résoudre concerne l'explication du comportement comptable des firmes. A cet égard, trois approches au moins, peuvent être distinguées. Elles cherchent à résoudre le même problème (répondre à la question : pourquoi mener une politique comptable?) et utilisent des approches différentes.

Problème	Programme de recherche	Noyau dur	Exemples d'articles :
Comment expliquer les politiques comptables?	<u>Théorie Positive de la comptabilité</u> : les choix comptables sont déterminés par l'utilisation des nombres comptables dans les contrats.	Les hypothèses de l'école de Chicago (voir Mouck, 1990).	Watts & Zimmerman (1986)
	<u>Institutionnaliste</u> : Les choix comptables sont des conventions.	Les choix sont déterminés par mimétisme, coercition ou cognition.	Mezias (1990)
	<u>Marchés financiers</u> : les choix comptables sont faits pour tromper le marché sur la performance de la firme.	Les marchés ne sont pas efficaces. Les choix comptables sont faits pour tromper les intervenants sur les perspectives de la firme.	Teoh, Welch & Wong (1998)

Ces trois programmes reposent sur des bases différentes. Leurs "points de départ" (respectivement : la théorie de l'agence, la sociologie, le rejet de l'efficacité des marchés) divergent et ils cherchent à rendre compte d'un même problème. Il ne s'agit pourtant pas de programmes de recherche rivaux mais plutôt complémentaires dans la mesure où il n'y a pas d'incompatibilité de leurs noyaux durs.

Un autre apport des programmes de recherche tient au regard porté par Lakatos sur l'observation. Sa position est à cet égard particulièrement claire : « *la simple falsification ne doit pas impliquer le rejet* » (p. 199). Cette approche tient au fait que Lakatos accorde de l'importance non seulement à la réfutation mais aussi à la vérification. En effet, la démarche de falsificationniste méthodologique sophistiqué permet à Lakatos d'interpréter les expériences non pas comme des falsifications au sens de Popper mais comme des vérifications des prédictions inédites d'un programme de recherche. Cette vérification permet au programme de recherche d'être qualifié de progressif.

Lorsqu'une prédiction nouvelle n'est pas vérifiée, la notion de "*procédure d'appel*" invite le chercheur à critiquer la validité de son test avant de remettre en cause sa conjecture. Cet aspect semble particulièrement pertinent pour les sciences de gestion dans la mesure où les construits utilisés (culture, motivation,...) sont souvent latents, c'est-à-dire non observables, ce qui oblige à

utiliser un ou plusieurs indicateurs. La procédure d'appel de Lakatos indique au chercheur que c'est d'abord la pertinence de son test qui doit être mis à l'épreuve avant la conjecture.

Les validations successives de l'hypothèse dite de la taille dans la théorie positive de la comptabilité permet d'illustrer la notion de procédure d'appel. La théorie politico-contractuelle de la comptabilité cherche à expliquer les pratiques comptables par leur impact supposé dans la réalisation de contrats. Une des hypothèses de Watts & Zimmerman (1986) est que les firmes vont chercher à diminuer leurs résultats pour éviter des risques de transfert de l'entreprise vers des tiers (Etat, groupe de pressions,...), ce qu'ils appellent des "coûts politiques".

Les premières validations de cette hypothèse (i.e. : l'existence d'une relation négative entre les coûts politiques potentiels et une gestion à la baisse du résultat) se sont appuyées sur l'utilisation d'un indicateur des coûts politiques : la taille de l'entreprise, saisie au travers du total de son actif. Cet indicateur est utilisé car une entreprise de grande taille est censée être plus visible sur le marché politique, et donc plus susceptible d'un transfert de richesse vers des tiers. Quelques études ont validé le lien entre total de l'actif et gestion à la baisse comme : Dhaliwal (1980), Zmijewski & Hagerman (1981) ou Daley & Vigeland (1983).

Toutefois, d'autres travaux n'ont pas permis de valider ce lien (par exemple : Bowen, Noreen & Lacey, 1981). Un des facteurs expliquant cette validation empirique mitigée tient à la faible validité du proxy utilisé (Jeanjean, 2000). Pour remédier à cette situation, les chercheurs ont identifié non pas un indicateur des coûts politiques mais des situations où les risques de transfert sont significatifs et importants. Ainsi, Jones (1991) étudie le comportement d'entreprises américaines appartenant à un secteur pour lequel une commission fédérale mène une enquête sur les pratiques des firmes non-US. Elle retrouve bien le profil de gestion prédit (i.e. : à la baisse).

Cet exemple permet d'illustrer la nécessité de mettre à l'épreuve les indicateurs retenus (qu'ils soient quantitatifs ou qualitatifs). Cette préconisation est d'autant plus pertinente que le schéma théorique fait appel à des construits non observables. L'intérêt de la méthodologie de Lakatos tient à ce qu'elle incite à expliciter la part de convention dans l'acceptation ou le rejet d'une théorie (ce point avait déjà été souligné par Girin (1990) dans sa critique du critère Poppérien appliqué aux sciences sociales, voir p. 173 et suivantes).

Toutefois, la procédure d'appel doit être maniée avec précaution. Le chercheur peut toujours protéger son cadre conceptuel grâce à cette procédure par la remise en cause des modes d'observations. Il pourra par exemple invoquer la spécificité et la contingence de son terrain pour rejeter une observation non anticipée. Le chercheur se doit donc de justifier et de motiver ses choix méthodologiques auprès de la communauté des chercheurs.

Conclusion.

Notre objectif est de montrer en quoi la méthodologie des programmes de recherche peut être utile à un chercheur en sciences de gestion. Pour cela, nous avons commencé par présenter les trois concepts qui permettent à Lakatos de (re)construire une histoire de la science : le noyau dur, le glaci protecteur et les heuristiques.

L'application de ces concepts aux sciences de gestion semble fécond. En premier lieu, il convient de souligner le caractère structurant de la méthodologie de Lakatos. L'intérêt des programmes de recherche n'est pas que descriptif. L'articulation des heuristiques positives et négatives fournit au chercheur des indications pour développer ses recherches. D'autre part, l'approche de Lakatos permet de comprendre et d'accepter la diversité des perspectives en gestion. L'épistémologie de Kuhn (1962) considère qu'une science ne peut comporter une pluralité de courants de recherche. Dans ce cadre, la diversité des approches ne peut être que transitoire (en attendant l'émergence d'un paradigme unique) et indicateur d'une immaturité scientifique. Lakatos, par sa revendication de la pluralité des programmes de recherche, valorise au contraire cette diversité. Enfin, Lakatos nous invite à une plus grande tolérance tant à l'égard d'autres programmes de recherche que par rapport à des programmes dégénérateurs.

Lorsque nous avons cherché à transposer la méthodologie des programmes de recherche aux sciences de gestion, il nous est apparu que deux adaptations (au moins) étaient nécessaires.

Tout d'abord, la notion de programmes de recherche complémentaires doit être introduite. En effet, Lakatos n'évoque que la rivalité entre programmes. Or, la pluralité des sources théoriques en sciences de gestion (économie, sociologie, anthropologie,...) génère des programmes différents

mais pas nécessairement contradictoires. Nous pouvons poser l'hypothèse prospective que les sciences de gestion se développeront par fusion de programmes de recherche complémentaires.

Une seconde adaptation tient à la redéfinition de la nature de l'heuristique positive. Pour Lakatos, l'heuristique positive ne s'appuie que sur un cadre théorique. La détection d'anomalies n'oriente pas le chercheur. En sciences de gestion, les données du terrain interagissent avec la construction théorique. Dans certains cas, une reformulation du modèle trouvera une de ses origines sur le terrain.

D'autres adaptations seront probablement nécessaires. L'esprit de la méthodologie (refus de condamner un programme de recherche dégénératif, acceptation de noyaux durs métaphysiques, pluralité des programmes de recherche,...), plus que sa description par Lakatos, nous semble important pour la recherche en gestion.

Bibliographie.

Anderson G., (1994), *Criticism and the history of science : Kuhn's, Lakatos's and Feyerabend's criticisms of critical rationalism*, Leiden, Brill.

Bujaki M., Richardson A. (1997), "A citation trail review of the uses of firm size in accounting research", *Journal of accounting literature*, volume 16, pp. 1-27.

Bowen R., Noreen E., Lacey J. (1981), "Determinants of the corporate decision to capitalize interest", *Journal of accounting and economics*, volume 3, pp. 151-179.

Chalmers A., (1976), *What is this Thing Called Science ? An assessment of the nature and status of science and its methods*, University of Queensland Press, St Lucia, édition consultée (1987) : *Qu'est-ce que la science ?*, Editions La Découverte, Paris.

Cohen E. (1997), "Epistémologie de la gestion", in Simon Y. et Joffre P., *Encyclopédie de Gestion*, Tome 1, Ed. Economica, Paris, pp. 1158-1178.

Daley LA, Vigeland RL. (1983), "The effect of debt covenants and political costs on the choice of accounting methods" ; the case of R&D costs, *Journal of accounting and economics*, volume 4, pp. 195-211.

David A. (1999), *Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion*, Congrès 1999 de l'AIMS.

Dhaliwal D. (1980), "The effect of the firm's capital structure on the choice of accounting methods", *The accounting review*, volume LV, numéro 1, Janvier, pp. 78-84.

Feyerabend P., (1975), *Against method*, Londres, New Left books, édition consultée : (1979), *Contre la méthode*, Paris, Editions du seuil.

Girin J. (1990), « L'analyse empirique des situations de gestion », in : Martinet AC, *Epistémologie et sciences de gestion*, Economica, Paris, pp. 141-182.

Girod-Séville M., Perret V., (1999), "Fondements épistémologiques de la recherche", in Thiétart RA et al., 1999, *Méthodes de recherche en management*, Dunod, Paris, pp. 13-33.

Healy P. (1985), "Evidence on the effect of bonus schemes on accounting procedure and accrual decisions", *Journal of accounting and economics*, volume 7, pp. 85-107.

Jeanjean T. (2000), « Incitations et contraintes à la gestion du résultat », *in: Actes du XXIème congrès de l'Association Française de Comptabilité.*

Jones J. (1991), "Earnings management during import relief investigations", *Journal of accounting research*, volume 29, numéro 2 (automne), pp. 193-228.

Lakatos I., (1978), *The methodology of scientific research programs* (Philosophical papers, volume 1), Cambridge University press, Cambridge, édition consultée : *Histoire et méthodologie des sciences*, (1994), Paris, PUF.

Lakatos I., (1976), *Proofs and refutations*, Cambridge University Press, Cambridge, édition consultée : (1984), *Preuves et réfutations*, Paris, Herman.

Le Moigne J-L. (1990), "Epistémologies constructivistes et sciences de l'organisation", *in* Martinet A-C. (Ed), *Epistémologies et sciences de gestion*, Ed. Economica, Paris, pp. 81-140.

Merton R.K. (1951), *Eléments de méthode sociologique*, Plon, Paris, traduction de 1953.

Mezias S. (1990), "An insitutionnal model of organizational practice : financial reporting at fortune 200", *Administrative Science Quaterly*, volume 35, pp. 431-457.

Mouchot C., (1990), "Décision et sciences sociales" *in* Martinet A-C (Ed) *Epistémologies et sciences de gestion*, Ed. Economica, Paris, pp. 31-79.

Mouck T. (1990), "Positive accouting theory as a Lakatosian research program", *Accounting and Business research*, volume 20, numéro 79, pp. 231-239.

Musgrave A. (1976), "Method or madness ?", *in* : Cohen R.S., Feyerabend P., Wartofsky M.W., 1976, *Essays in memory of imre Lakatos*, Boston, Reidel publishing company, pp. 457-491.

Popper KR (1968), *The logic of scientific discovery*, Londres, Hutchinson C° Publising, édition consultée : *La logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris, 1973.

Teoh SH, Welch I & Wong TJ (1998), "Earnings management and the underperformance of sesasoned equity offerings", *Journal of financial economics*, volume 50, numéro 1, pp. 63-99.

Thiéart RA et al., 1999, *Méthodes de recherche en management*, Dunod, Paris.

Usunier JC, Easterby-Smith M., Thorpe M., 1993, *Introduction à la recherche en gestion*, economica, Paris.

Watts R., Zimmerman J. (1978), "Towards a positive theory of the determination of accounting standards", *The accounting review*, vol. 53, january, pp. 112-134.

Watts R., Zimmerman J. (1986), *Positive accounting theory*, Englewood cliffs, Prentice Hall.

Zmijewski M., Hagerman R., (1981), "An income strategy approach to the positive theory of accounting standard setting/choice", *Journal of accounting and Economics*, Volume 3, pp. 129-149.